TEMPERATURE

Du 12 juillet 1904

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens, No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	86	30
Midi.....	92	33
3 P. M.....	88	31
5 P. M.....	86	30

La destruction des moustiques.

Il est si fréquemment et depuis si longtemps question de l'application de moyens plus ou moins recommandés de destruction des moustiques, de ces insectes qui constituent une véritable plaie, que notre population poussera indubitablement un soupir de soulagement le jour où elle assistera à un effort quelconque dans ce sens. Elle ne compte certes pas sur une destruction immédiate et complète, ce serait trop beau, mais elle verrait sans aucun doute avec plaisir les autorités passer enfin de la théorie à la pratique, en un mot s'attaquer résolument aux affreuses bêtes qui nous infligent un perpétuel supplice. Une tentative quelconque ferait renaître l'espoir et aiderait à supporter les tortures quotidiennes.

Or, il est possible que cette joie nous soit donnée d'ici peu, car on annonce que l'administration fédérale s'occupe de l'extermination des moustiques et a offert à diverses villes du sud, notamment à Laredo, à Houston et à San Antonio, d'apporter son concours aux autorités locales pour atteindre le but désiré.

Il n'y a pas de raison pour que le gouvernement de Washington, qui montre de si bonnes dispositions, ne fasse pas une offre semblable aux autorités sanitaires de notre ville, et c'est pourquoi le Dr Kohnke, président du Bureau de Santé de la Nouvelle Orléans, estime qu'il n'est nullement improbable que le chirurgien fédéral Purnell, qui agit au nom du service de Salubrité publique des Etats-Unis et des hôpitaux de la marine, fasse prochainement des propositions.

Dans ce cas il appartiendrait à l'administration municipale de déterminer dans quelle mesure elle coopérerait aux travaux des autorités fédérales.

Celles-ci s'engagent, si une ville importante adopte une ordonnance requérant la pose de toile métallique sur les citernes et la désinfection des égouts, à nommer des inspecteurs pour veiller à l'exécution de la loi et subvenir aux frais de la mise en vigueur.

En quelques cas même elles fournissent la toile métallique nécessaire, quoique d'après le plan adopté cette dépense est à la charge des propriétaires.

L'exécution de ce plan a déjà donné d'excellents résultats, ce qui fait que l'arrivée probable du Dr Purnell à la Nouvelle Orléans dans quelques jours intéresse vivement tous ceux qui désirent que des efforts soient faits pour détruire les moustiques.

Reste le conseil municipal qui, deux fois déjà, a repoussé une ordonnance du Dr Kohnke semblable à celle dont le Dr Purnell demandera immédiatement l'adoption s'il vient ici pour mettre son plan à exécution. Nos édiles persisteront-ils dans leur détermination? Il est à espérer que non et qu'au contraire le concours offert par les autorités fédérales les décidera à voter sans délai l'ordonnance requise.

Le champ de bataille de Waterloo.

A l'occasion de l'inauguration de l'Aigle de Waterloo, le monument de Gérôme, qui a eu lieu ces jours derniers, nous lisons dans le "Figaro" une description du célèbre champ de bataille, et nous la reproduisons ci-dessous.

Dans notre numéro de vendredi prochain, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs une gravure excellente à l'exécution de laquelle notre artiste, M. F. Bildstein a apporté de grands soins, gravure reproduisant avec une remarquable fidélité les moindres détails de ce monument qui a fait la fierté du grand artiste français Gérôme.

Voici la description en question:

J'ai vu bien des champs de bataille—celui de Marengo "où la Liberté, a dit Henri Heine, dansa sur des roses de sang sa voluptueuse danse de noces", celui de Magenta, glorieux berceau de l'unité italienne. Aucun n'est aussi émouvant que Waterloo. Car aucun ne s'offre aussi simple, aussi nu, à la méditation. Les autres sont compliqués par des rivières, des talus, des bois, des accidents du sol qui arrêtent le regard comme des murs. Ici, le sol aux vallonnements peu sensibles ne veut pas garder son secret. Il parle avec éloquence, si toutefois l'on réussit à se détacher du groupe bavard des pèlerins anglais qui occupent le plateau de Mont-Saint-Jean, comme autrefois les troupes de leur Duc de Fer, avec obstination et malveillance. Mais viennent-ils évoquer ici le vierge rasé de Wellington?

Un aubergiste prévoyant leur montre, au village sans intérêt de Waterloo, le lit où coucha Napoléon, le fauteuil où il s'assit. Ils considèrent le lit qui est confortable, et se succèdent gravement dans le fauteuil, mais sans plaisir et par acquit de conscience. Je n'en ai vu aucun se diriger vers la colonne de Gordon.

Sur les cartes postales qu'on leur vend, Wellington fait vis à vis à Napoléon. Tout seul, le noble duc serait-il de débit?

Napoléon peut se passer de lui, mais lui ne peut se passer de Napoléon.

Et, sur la butte où le lion belge ouvre sa gueule, qui sert de nid aux moineaux, c'est Napoléon dont on sent la présence. Il domine ce champ des morts où s'écroula son Empire avec le bruit d'un tremblement de terre.

Sur une parole de l'empereur d'Allemagne, Anglais et Allemands ont, récemment, opposé Wellington et Blücher.

Qui des deux a gagné la bataille?

En vérité, on ne songe ici ni à l'un ni à l'autre, mais au destin du vaincu. Le tombeau de sa grandeur est là, dans cette vaste plaine, comme celui de ses restes mortels est sous la coupole des Invalides, comme celui de sa douleur est à Sainte-Hélène.

Sans doute, pour élever ce tertre pitoyable que l'on aperçoit de partout, on a dénivelé le plateau de Mont-Saint-Jean. Sans doute, le chemin de Braine-l'Alleud à Ohain—le fameux chemin creux que, dans les "Misérables," Victor-Hugo combla avec les cuirassés de Milhaud—se cherche en vain au pied du plateau. Mais voici la route de Bruxelles à Charleroi: voici le monument Gordon, érigé en 1818, qui rêve à le sommet des berges et le monument des Hanovriens, bâti sur l'emplacement de l'ancienne sablonnière. Reconstruite, la ferme de la Haie Sainte, avec son porche, ses hautes murs et son verger, explique la résistance qu'elle fit jadis jusqu'à six heures du soir.

En face, ce sont les bâtiments de la Belle Alliance et la ferme du Caillou, où l'Empereur dormit une heure, et si les ondulations du terrain se devinent malaisément au regard, il suffit de passer à travers champs pour s'en rendre compte.

A droite, si le château d'Hougoumont n'existe plus, la ferme, les murs d'enceinte percés de meurtrières, le verger où l'on accède par la porte du Nord sont demeurés immobiles. Dans la cour, on montre le puits où furent ensevelis, dit-on, trois cents cadavres. Et dans la chapelle on peut voir le grand christ de bois aux pieds de qui l'incendie s'arrêta. Partout, sur les murs, sur les portes, on retrouve des traces de balles, d'obus, de biscaïens. Dans une petite salle, on a rassemblé les vestiges que produit ce sol, comme une récolte de guerre, boutons de cuivre, plaques de fer, balles, sabres, fusils, baïonnettes.

Là, vraiment, il n'est pas besoin d'une vieille femme pour agiter le passé. Tout y parle, tout y est témoignage.

Le diamant de Waterloo.

Au lendemain de l'inauguration du monument de Waterloo, il est intéressant de rappeler l'histoire curieuse—et peu connue—d'un diamant que porte l'impératrice d'Allemagne.

Ce magnifique brillant ornait la boucle d'un chapeau de Napoléon Ier. Le soir de la défaite, ses aides de camp, au milieu de l'affolement général, ne songèrent pas à sauver le bagage impérial, dont la majeure partie tomba entre les mains de l'ennemi.

Les hussards de Blücher s'emparèrent du "petit chapeau", que les Prussiens considérèrent comme de bonne prise. Le brillant fut offert à la Reine, et depuis lors ce bijou se transmet, de génération en génération, dans la famille des Hohenzollern.

PETITES NOUVELLES.

Le traité franco-siamois.

Le traité franco-siamois du 19 février 1904 prévoit la possibilité de modifications territoriales qui pourront être précisées avant l'approbation du traité.

En exécution de ces conventions, il est intervenu un arrangement augmentant considérablement l'étendue territoriale du royaume de Luang-Prabang, placé sous le protectorat de la France.

L'incident d'Haïti.

Le ministre des Etats-Unis pour les relations extérieures vient d'envoyer un avis motivé au gouvernement haïtien pour l'engager à donner toute satisfaction à la France et à l'Allemagne avant l'arrivée des cuirassés de ces deux puissances.

Cet avis est porté par un attaché spécial ayant longtemps vécu à Port au Prince.

L'état d'esprit des noirs d'Haïti.

Le président Noël Alexis serait disposé aux satisfactions réclamées par la France et l'Allemagne, mais la population montre des sentiments très hostiles aux Européens.

LE GENERAL STŒSSEL.

LE DEFENSEUR DE PORT-ARTHUR.

L'homme sur qui le monde entier a les yeux fixés en ce moment, c'est le général Stœssel, commandant supérieur de la défense de Port-Arthur. Sera-t-il à la hauteur de sa tâche? Saura-t-il défendre contre l'impétuosité nipponne et contre les ruses encore plus redoutables des officiers du mikado la forteresse remise à sa garde? Voici comment un des soldats français les plus expérimentés et les plus sûrs, le général Frey, commandant en chef des forces françaises du Petchili, en 1900, juge le général Stœssel pour l'avoir vu à l'œuvre:

"Bivouac du 4 août 1900"—Le spectacle de l'arrivée des détachements ne manque pas de pittoresque: les Allemands, au pas énergiquement cadencé qui leur donne l'aspect d'automates; les Autrichiens, à l'allure plus dégagée; les Russes, au pas lourd, mais ferme et rapide la baïonnette toujours au bout du canon; les Italiens aux façons moins rudes et à la mine riante: tous ces hommes, on le sent, ont à cœur de se bien comporter sous le regard attentif de leurs alliés du moment.

Le général Stœssel, qui commande le détachement russe, assiste au passage du canal par tous les éléments qui doivent combattre aux côtés de ses propres troupes dans la journée du lendemain. Enveloppé d'un long et confortable manteau de bivouac, il domine tout le monde par sa haute stature. D'une voix de stentor, il interpelle tous les corps russes à leur passage, adressant aux uns le salut paternel auquel tous les hommes répondent en chœur, d'une voix mâle et énergique; aux autres un encouragement. Sa parole va droit au cœur de ses subordonnés. Il est vraiment heureux, ainsi, dans ce milieu essentiellement guerrier.

Agé de cinquante ans à peine, d'une taille et d'une vigueur peu communes, la physionomie très franche, homme d'énergie et de décision, mais ne livrant rien au hasard, fervent admirateur des préceptes de guerre du général Dragomiroff, le général Stœssel a toutes les qualités requises pour l'exercice du haut commandement. Passionné pour le métier des armes, il ne comprend l'existence, en campagne, que sous la tente, au milieu de ses soldats, dont il connaît le plus grand nombre par leur nom, et prêt ainsi à toutes les éventualités.... C'est lui, on le sait, qui secourut la colonne Seymour au moment où celle-ci était menacée d'un désastre; c'est au général Stœssel que les concessions européennes de Tien-Tsin durent également leur salut; c'est de même le mouvement par lequel cet officier général se porte sur les derrières des Chinois, le 13 juillet, qui détermina la chute de la cité murée de Tien-Tsin et la prise des forts.

Général H. FREY.

LEGENDE TOUCHANTE.

L'imagination poétique et mystique du peuple russe s'est emparée déjà de la catastrophe du "Petropavlovsk", et voici la touchante légende qui court la Russie.

Un scaphandrier, après avoir exploré le vaisseau géant, fut remonté pâle et tremblant, et parla ainsi:

—J'ai vu le "Petropavlovsk" tout brisé; il est éclairé d'une douce lumière verte. Sur la partie du pont restée entière, je vis un autel devant lequel saint Serge et le Père Alexis, l'aumônier qui a péri avec le navire, priaient. Derrière eux, se tenaient, debout, l'amiral Makaroff, son état-major, ses officiers et ses matelots. Beaucoup, parmi eux, sont blessés et sanglants. Ils faisaient les réponses aux prières en chantant. Tous me regardaient, de leurs yeux morts. Ils disparurent et je restai seul avec le Père Alexis qui me dit: Monte vers le soleil; tu raconteras tout ce que tu as vu ici. Nous prions que Dieu donne la victoire au Tsar et à la Russie; et quand cette revanche aura lieu le "Petropavlovsk, brisé et tordu remontera du fond des eaux avec nous tous. L'amiral Makaroff fera une revue de sa flotte et lui ordonnera d'aller à la capitale du Japon, dicter les conditions de la paix à l'ennemi vaincu; et toute la flotte défilera devant le "Petropavlovsk" en faisant retentir l'Hymne russe, et, ensuite, le "Petropavlovsk" s'enfoncera lentement dans les abîmes de l'Océan et pour toujours.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE

Bonne salle hier soir au casino du Parc Athlétique pour applaudir les artistes de l'Imperial Opera Company qui donne cette semaine "The Mikado", l'amusant opéra comique de Gilbert et Sullivan.

WEST END

Les artistes de vaudeville de McMahon, les cyclistes Baader et Lavelle, le concert de l'orchestre Paoletti et les vues du biographe forment un programme des plus attrayants à West End. Aussi la foule s'y porte-t-elle chaque soir.

Proclamations japonaises.

Liao Yang, 12 juillet.—Une caisse remplie de proclamations japonaises offrant des encouragements aux soldats russes qui se rendent a été apportée de Ta Tche Kiao à Liao Yang. Nombre de ces documents ont été distribués parmi les troupes du général Mistchenko.

La chaleur est épouvantable, le thermomètre indique 104 degrés à l'ombre.

—:o:—

LE 14 JUILLET.

Tout est prêt pour la célébration du 14 Juillet qui, comme on sait, a lieu au Fair Grounds, et il n'y a plus qu'à souhaiter du beau temps, afin qu'un succès complet viennent récompenser les organisateurs de cette fête populaire entre toutes à la Nouvelle-Orléans.

Le comité général a siégé hier soir pour la dernière fois, et des rapports définitifs présentés par tous les sous comités il est permis de conclure qu'aucun détail n'a été oublié, que tout est prévu et qu'il n'y a plus à attendre que la salve qui donnera le signal de l'ouverture de la fête. Aussi M. Albert Breton, président de la Société du 14 Juillet, qui a lui-même travaillé avec une ardeur et un zèle infatigables aux préparatifs, a-t-il cru devoir féliciter tous les membres du comité.

La vente des billets a dépassé toutes les espérances et atteint un chiffre inconnu jusqu'aujourd'hui. C'est donc sous les meilleurs auspices que s'ouvrira la fête nationale française.

L'aéronaute Swarz, dont la société s'est assuré le concours à grands frais, est arrivé, et à l'heure fixée on le verra s'élever à deux mille pieds de hauteur et faire sauter son ballon, puis, sur un trapèze suspendu à un parachute, descendre au milieu de la foule.

Une heureuse innovation est la grande parade qui précédera la fête.

A deux heures de l'après-midi les membres du comité général et de la société, en voitures, quitteront leur local de la rue St-Pierre et se rendront au consulat où M. Pierre Richard, consul général de France, les reçoira. Du consulat ils iront chercher Son Honneur le maire Capdevielle et Son Excellence le gouverneur Blanchard, et après une visite aux journaux se rendront aux Fair Grounds où, à quatre heures, aura lieu l'ouverture officielle de la fête.

La présence du gouverneur de la Louisiane et du maire de la Nouvelle-Orléans rehausseront l'éclat de la fête, et les membres de la colonie française et les amis de la France leur sauront gré de cette marque d'estime.

Que le ciel se montre clément, que les ondées fassent trêve, et la célébration de la fête du 14 Juillet à la Nouvelle-Orléans éclipsera toutes celles qui l'ont précédée.

Arrivée du Bey de Tunis à Paris.

Paris, 12 juillet—Une réception des plus cordiales a été faite au Bey de Tunis qui est arrivé ce matin à Paris.

Les honneurs militaires lui ont été rendus puis il est allé présenter ses respects au président Loubet au Palais de l'Elysée.

Une longue et cordiale conversation a eu lieu entre le Bey et M. Loubet. Le Bey a visité le Sénat et la Chambre des Députés dans l'après-midi puis il a assisté en qualité d'invité d'honneur à une garden party au Palais de l'Elysée dans la soirée. Les costumes pittoresques du Bey et de ses compagnons de voyage attiraient l'attention générale.

La visite du Bey à Paris établit d'une manière significative l'affermissement du protectorat français en Tunisie et le développement de la politique gouvernementale dans l'empire français du nord de l'Afrique.

—o—

Traité Russo Américain.

St-Pétersbourg, 12 juillet 1.49 p. m.—Le traité relatif aux corporations négocié entre les Etats-Unis et la Russie, par l'ambassadeur McCormick a été formellement proclamé aujourd'hui.

D'après ce traité les corporations américaines et russes pourront intenter des procès devant les cours de la Russie et des Etats-Unis. Avant la promulgation du traité les maisons américaines pouvaient être poursuivies en Russie, mais elles ne pouvaient pas intenter de poursuites dans ce pays.

—o—

Désastre japonais.

Londres, 13 juillet.—Le correspondant du "Morning Post" à Shanghai dit que les pertes japonaises causées par l'explosion de mines à Port Arthur, sont de 28,000 hommes.

On n'a encore reçu aucune dépêche spéciale mentionnant le désastre japonais devant Port Arthur.

—o—

Le trophée Palma.

Bisley, Angleterre, 12 juillet—Le conseil de la "National Rifle Association" a décidé aujourd'hui d'annuler le concours de l'année dernière pour le trophée Palma, de sorte que l'Angleterre gardera le trophée jusqu'à ce qu'un autre match soit arrangé.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12 ..Un an $6.....6 mois $3.....3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:

$15.15..Un an $7.55 6 mois $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$3.00..Un an $1.50..6 mois $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an $2.05..6 mois $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

de l'Abeille de la N. O.

35 Commencé le 3 juin 1904

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

DEUXIEME PARTIE.

IV

DÉSESPOIR.

Suite.

Au large, sur les flots bleus de la crique d'Hercule, se balançaient mollement des barques aux voiles blanches; plus loin, Bordighera étincelait au soleil, et, sur la gauche, Roquebrune se détachait en noir, accroché au roc comme un nid d'aigle.

Devant ce site enchanteur, Paule se rappela les vers d'un poète connu:

Au bord des flots d'azur éternellement calmes
La nature revêt des aspects éclatants
Des fleurs, toutes les fleurs: des éventails des palmes
Au jardin splendide de l'éternel printemps.

—C'est merveilleux, fit Destrem, quelle nature pittoresque et charmante!

—Oui, fit Paule souriante, comme enivrée d'air pur, de lumière et de joie; c'est bien la terre bénie, le pays enchanté où les rêves ensoleillés doivent éclore.

C'est le pays de Mignon: où fleurit l'oranger; pays des fruits d'or; comme dans la partition.

Cette boutade, éveillant le souvenir proche de l'incendie du théâtre, auquel il devait son bonheur présent, amena dans les yeux du colonel une lueur d'attendrissement.

—Allons voir le Casino, proposa Paule.

—Voulez vous jouer, ma chère?

—Peut être, oui; oh! très peu, pour goûter aux sensations seulement.

Ils se dirigèrent alors vers le rocher monégasque, sur lequel s'érige le Temple du jeu avec ses deux tourelles qui semblent les cheminées de la fournaise où se fondent les pièces d'or, où se dessèchent les cœurs et s'oblitèrent les consciences.

Destrem, vêtu en civil, goûtait ce plaisir insoucieant de n'être plus remarqué, que seuls connaissent les officiers obligés au port de l'uniforme.

Ils pénétrèrent bientôt dans les salles de jeu, s'arrêtant d'abord devant la roulette.

Et, toute de suite, Paule eut envie de jouer.

La petite boule d'ivoire qui tourne, saute, rebondit, l'attirait, la tentait, comme elle tente tous ceux qui la voient pour la première fois.

Dès les premiers coups, elle gagna quelques louis; mais, prudente et sage, elle s'arrêta, satisfaite.

Destrem, d'ailleurs, lui parlait, attirait son attention sur les gens qui les entouraient.

Curieux mélange d'individus de toutes races, où se reconnaissent à première vue les joueurs de profession, hommes ou femmes, car ces dernières ne sont pas en minorité.

C'est autour des tapis verts des visages tirés ou bouffis, des bouches pincées sans lèvres, des lèvres sans couleur, des yeux hagards, comme hallucinés, où se lit l'âpre soif du gain.

Et l'on voit des doigts convulsés d'une fièvre infernale, fouillant des poches vides, des mains crispées sur des seins palpitants, cherchant dans le secret du corsage, la dernière pièce de cent sous prudemment tenue en réserve.

—Messieurs, faites vos jeux!

Les mains se tendent, les louis tombent ainsi que les pièces de cinq francs; les billets de banque s'entassent.

Le cylindre tourne, les bouches sont grandes ouvertes, les poitrines haletantes, les paupières clignotantes.

—Rien ne va plus!

Les visages deviennent blêmes ou cramoisis, suivant les tempéraments.

Et c'est bientôt la joie nerveuse, ou le désespoir sombre, les espoirs affolés ou la stupeur de la catastrophe suprême.

Destrem regardait tous ces joueurs d'un œil froid, un peu dédaigneux; Paule semblait moins calme, en dépit de sa volonté.

Dans ses prunelles bleues passaient des lueurs de plaisir, comme une sorte de surexcitation de vie.

Pourtant le jeu ne l'attirait pas, mais les physionomies, les attitudes, les façons différentes de jouer l'amusaient, sollicitaient sa curiosité, sa finesse de femme.

Tout à coup, elle fixa son regard sur un point de la table, ses paupières battirent, une sorte de frisson de stupeur la secoua des pieds à la tête.

De la main, elle toucha le bras son compagnon, pour attirer son attention.

—Regardez donc, mon ami, là, près du croupier, ce vieillard, ne dirait-on pas!....

Le nom qu'elle allait prononcer expira sur ses lèvres, tremblantes, retenu par une crainte d'angoisse.

—Qui, fit le colonel surpris, ce vieux chauve, en face de nous, là-bas?

—Oui, tenez, il jeta cent sous sur le tapis.

—Je vois, eh bien?

—Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble, de façon étonnante, à une personne que nous avons autrefois connue?

—Non, vraiment je ne vois pas du tout.

—Oh! c'est extraordinaire, pourtant la ressemblance est frappante.

—Mais enfin, ma chère, de qui voulez-vous parler? demanda Destrem, dont l'étonnement croissait en présence de l'émotion éprouvée par sa compagne.

—Du baron....de mon..... M. Dutertre enfin, cria Paule, sans avoir osé dire; de mon père.

—Oh! c'est impossible, vous êtes dupe d'une illusion d'optique, ou troublée peut-être par l'atmosphère spéciale du lieu.

—Peut être répliqua la jeune femme, sans conviction pourtant.

N'importe, je voudrais m'assurer.

—Comment?

—Je ne sais trop, en interrogeant un inspecteur des jeux, un croupier.

—Voulez vous essayer, mon ami?

—Sans doute, si vous y tenez absolument.

—Oui, beaucoup.

Sans parler davantage, Destrem s'éloigna, fit le tour du tapis, s'approcha d'un spectateur et le pria à part un instant.

Après lui avoir décliné son nom, sa qualité, et lui avoir montré l'une de ses cartes, il demanda:

—Pourriez vous me renseigner confidentiellement sur ce joueur âgé, placé à la gauche du croupier?

Et, d'un geste discret, il désigna le vieillard.

—Ah! M. Jean répondit, l'inspecteur, c'est assez difficile; nous savons fort peu de chose sur son compte, bien que ce soit un de nos habitués, un professionnel, si vous le préférez.

Généralement, nos petites enquêtes policières sur les joueurs de cette espèce sont assez complètes; mais pour celui-ci, nous n'avons rien pu découvrir de précis.

—Le voyez vous depuis longtemps?

—Depuis près de dix ans, monsieur.

C'est l'un des doyens de la roulette. Et ponctuel, exact comme un véritable chronomètre.

Il entre dès l'ouverture, et part régulièrement à huit heures du soir.

—Savez-vous son nom?

—Je vous l'ai dit: M. Jean.

—Où habite-t-il?

—A la Condamine, chez un petit propriétaire; il loue une chambre toute meublée, et prend ses repas dans la maison.

—Savez vous d'où il venait en arrivant ici?

—De Marseille, je crois.

Je ne puis rien affirmer, car M. Jean n'est pas causeur, au contraire, de sorte qu'il est difficile, ou plutôt impossible, de lui tirer les vers du nez.

J'ai pourtant essayé plus d'une fois, mais sans succès.

La seule chose que je puisse vous apprendre, et c'est le résultat de mes observations toutes personnelles, c'est que M. Jean n'en a plus, je le crains, pour bien longtemps.

Jusqu'à la semaine dernière, il a vécu comme plusieurs autres, exclusivement du jeu, réalisant chaque jour un gain moyen de vingt cinq francs environ, et se constituant une petite réserve.

Mais, depuis cinq jours, il perd sans discontinuer, et je le crois maintenant au bout de son rouleau.

C'est dommage, car je le sup-